

REVUE DE PRESSE

INFERNO

« Y ALLER VOIR DE PLUS PRES » : L'ORATORIO POLITIQUE DE MAGUY MARIN

Posted by [infernolaredaction](#) on 8 juillet 2021 ·



75e FESTIVAL D'AVIGNON : « Y aller voir de plus près » – Maguy Marin – Benoit XII – 7 au 10 puis 12 au 15/07/21 à 18h

Connaissance du monde.

Que nos lecteurs le sachent d'emblée, pour ceux qui cherchent Cendrillon, quelques portés, un pas de deux et des ensembles dûment chorégraphiés, il n'y en a aucun dans « Y aller voir de plus près », la nouvelle mise en scène de Maguy Marin pour ce 75ème Festival d'Avignon.

Cela fait bien longtemps que l'artiste ne fait plus de la danse – en a-t-elle jamais fait ? – Ici, il y a un texte, celui de Thucydide, homme politique, stratège et pour le moins historien de son époque. Il y a la description minutieuse de la guerre entre Sparte et Athènes au Vème siècle avant notre ère. Avec ce texte mi stratégie militaire mi analyse des enjeux géopolitiques du moment, Maguy Marin tient son sujet et surtout ce texte confirme son intuition : l'histoire se répète et nous pourrions tout à fait en changer le cours si nous prenions leçon de celle qui s'est passée naguère... mais, allez savoir pourquoi, l'Homme ne le fait pas... Pire, il s'enferme dans une répétition sordide qui mène aux mêmes malheurs et voire empire ceux décrits dans l'Histoire... c'est tout l'enjeu de ce spectacle.

Maguy Marin est politique. Elle l'a toujours été. Elle tente sagement, depuis longtemps, de rapprocher les deux pans d'une peau qui ne se cicatrise pas en se réajustant. Avec ce spectacle elle tient la preuve. La preuve par les mots, les maux, les descriptions et surtout les énormes trahisons... Elle nous fait entendre que dans ce Vème siècle avant JC, il y avait déjà des traités de non-agression, des accords bilatéraux de renfort en cas de conflits et, sans cesse, pour de vils intérêts, ils ont été bafoués, trahis, ignorés...

REVUE DE PRESSE

L'exercice de style de Maguy Marin réside dans cette épuisante démonstration. Elle cherche sans cesse à montrer ce moment de bascule... On devrait dire à nous faire entendre par les mots de Thucydide en exil, traduits par l'irremplaçable Jacqueline de Romilly, tout ce qui fait que à un moment, les Grecs ont été en position dominante, promettant ici une aide, là des navires et partout du soutien et de l'influence. Pour quel résultat... pas loin d'une dictature... Car, c'est ainsi que s'est fini cette guerre du Péloponnèse qu'on nous raconte ici.

Je dis « raconte » parce que le choix de Maguy Marin est de nous dire par quatre voix – deux femmes, deux hommes – une partie de ce texte volumineux (on le voit lorsque l'ouvrage en format poche circule des uns aux autres sur scène) et non joué. Personne n'incarne, tout le monde donne de sa voix. En quelque sorte, ce spectacle tient plus de l'oratorio que du théâtre au sens où on peut l'attendre à Avignon... Alors, oui, c'est aride. Alors, oui, il faut s'accrocher. Alors oui on ne retient pas tout, ni les dates, ni les lieux, mais grâce au dispositif imaginé par Balayam Ballabeni et Benjamin Lebreton les scénographes, on garde le fil et on est ramené à notre propre Histoire... Ne voit-on pas défiler quelques portraits de certains des acteurs de ce dérèglement mondial, de cet excès de pouvoir des uns sur les autres...

Sur une scène, dès le début encombrée d'objets desquels on distingue des écrans, des percussions, des lances, des javelots tout un amas de choses au point où l'on ne saurait où cacher une épingle, les quatre compteurs s'avancent masqués, en toge, qu'ils ôteront au profit d'un t-shirt à l'effigie de l'acropole notamment. La lente logorrhée commence. Ce n'est pas pour rien que le compte à rebours d'un film accompagne ce début, car c'est un long film qui va se dérouler pendant une heure trente, un film qu'on a déjà vu à différent moment de notre Histoire. Maguy Marin en cite au moins deux Madrid (1936 – 1939) Sarajevo (1992 – 1996) pour laquelle, on s'en souvient, elle s'était engagée... Ce n'est pas un hasard si, au beau milieu de la pièce, surgissent les mots de Brecht : « le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie mais son évolution en temps de crise » !, qu'on se le dise... Et c'est assez plaisant de voir que dans cette salle paroissiale qu'est le Théâtre Benoit XII, Maguy Marin la révoltée, Maguy Marin l'engagée, nous assène une leçon comme dans les MJC où l'on emmenait les enfants assister à des conférences dûment nommées « connaissance du monde »...

Au fur et à mesure du spectacle, le plateau finit par se dégager des objets pour ne laisser que des écrans... On y voit les assauts, les marches des guerriers. Il s'y décrit les trahisons humaines, l'inutilité des traités et au final, on prend acte de la mort de nombreux innocents pour des causes pas toujours avouées...

On comprend donc qu'il n'y a pas de ressort amusant, ni d'anecdotes comiques pour détendre l'atmosphère. On ne pourra pas dire, comme sur la promo de certains spectacles : on rit aussi beaucoup, car, non, ici on ne rigole pas... c'est austère, c'est volontairement didactique... Maguy Marin démontre l'abus de pouvoir, la cupidité... ce n'est pas toujours « finement » dit, mais c'est là, ça doit interpeller... L'ensemble est une grande installation plastique et une démonstration en images et en sons... Un moment qui se gobe comme un serpent avale sa proie mais si important qu'il faut s'y rendre et s'y laisser bercer par les voix qui disent cette guerre du Péloponnèse...

Emmanuel Serafini

Photo Christophe Raynaud De Lage / Festival d'Avignon

Maguy Marin, artiste engagée à 100 %



Maguy Marin est de retour au Festival d'Avignon. La dernière fois c'était en 2009 pour *Description d'un combat*. Le combat est une nouvelle fois au cœur de son nouveau spectacle, *Y aller voir de plus près*, inspiré par *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide. Un spectacle dense, aride, engagé, à l'image de cette artiste, qui se considère toujours chorégraphe, même si elle délaisse de plus en plus la danse pour laisser les mots s'exprimer sur le plateau.

Votre dernière création, *Ligne de Crête*, remonte à 2018, à la Biennale de la Danse de Lyon, vous avez eu tout le temps depuis pour vous plonger dans cette guerre du Péloponnèse...

Oui, pendant de nombreuses années, et en tout cas toute l'année dernière, vraiment à plein temps, puisqu'il n'y avait pas grand chose d'autre à faire. Oui, ça fait presque un an et demi que je travaille dessus. Cela m'a permis d'avoir le temps de vraiment d'aller au plus près de cette histoire fondatrice, de prendre le temps de comprendre cette histoire qui est compliquée, de m'y pencher et de constater qu'il y a un germe dans ce récit historique qui m'a beaucoup ébranlé par rapport à la démocratie, par rapport à ce qu'elle devient. Comment, malgré tout, la volonté d'être vainqueur peut faire vraiment beaucoup de mal à la démocratie.

L'œuvre de Thucydide est immense, elle est composée de huit livres. Comment avez-vous procédé ?

Toute l'équipe a lu la totalité des livres. On se réunissait pour lire des parties ensemble. On a lu chacun de son côté pendant l'été dernier. Et puis, on s'est réuni de nouveau pour une lecture pendant quinze jours. En fait, on a lu du matin au soir les huit livres.

Votre plateau est un fatras, c'est quasiment un champ de bataille, avec beaucoup d'indications chiffrées. Pourquoi ces points de repères ?

Parce qu'il y a énormément de chiffres dans le récit. Combien de bateaux ont été utilisés ? Combien d'argent ? Combien d'opioïdes ? Combien de soldats meurent ? Combien de citoyens sont broyés par

REVUE DE PRESSE

l'armée et par la guerre ? Et comment aussi entre eux, ils s'entretuent. Il y a des lieux géographiques également. Ça me semblait très important de situer les tenants et les aboutissants géographiques, de montrer les forces de la mer et les forces de la terre. Je connais un petit peu la Grèce, j'ignorais beaucoup de choses sur cette histoire, il a fallu la replacer dans l'espace contemporain pour comprendre ce qui s'était passé. Et parfois même faire des petits dessins, des schémas pour comprendre où étaient les forces des uns et des autres et comment les uns et les autres pouvaient s'imaginer vainqueurs, par exemple, dans une même bataille.

En quoi cette guerre du Péloponnèse peut aider à comprendre le monde d'aujourd'hui ?

Je pense que c'est la volonté de gagner, la volonté de puissance, la volonté de pouvoir entre deux coqs. Thucydide possède cette volonté d'être vainqueur à tout prix, de combattre inutilement juste pour le plaisir et la gloire. Pour être le plus fort. Je trouve qu'on vit une époque aussi où on est dans ces situations-là. Chaque pays est obligé de lutter pour être le plus fort. On voit bien comment ça se passe entre la Chine et les Etats-Unis, on appelle ça d'ailleurs le piège de Thucydide, cette espèce de volonté d'être le plus fort en dehors de toute raison. Je veux juste gagner. Point barre. Je veux te soumettre. Je trouve que cela fait écho à des choses que l'on vit aujourd'hui.

Ces coqs dont vous parlez, ces chefs d'Etat du XXe siècle du XXIe siècle sont présents visuellement dans votre scénographie, même si on est 400 ans avant Jésus-Christ.

Oui, tout à fait, et les comédiens le disent à la fin dans la dernière partie. Ils décrivent la guerre civile et ils racontent comment, à un moment donné, les guerres civiles finissent par tuer son propre fils, son propre voisin. Malheureusement, on vit aussi des choses comme ça encore au XXIe siècle.

Dans cette édition du Festival, où beaucoup d'autrices imaginent des contes pour raconter le monde d'aujourd'hui, vous avez fait le choix de puiser dans une œuvre écrite au IVe siècle avant J.-C. pour raconter le monde d'aujourd'hui. Pourquoi ?

On se doit de relayer les écrits de Thucydide et de léguer à d'autres le récit de cette aventure très dure. Il écrit cette histoire pour laisser un trésor pour l'humanité. Et c'est vrai que ses récits sont dans l'actualité au fond. Il était lui même stratège, il décrit ce qui se passait dans sa propre actualité. Ce livre est passé de main en main, il a été traduit dans différentes langues. Je trouve cet effort-là magnifique. J'ai eu envie de m'inscrire dans ce relais pour le ramener à notre époque et en tirer les réflexions qui sont nécessaires.

Les spectateurs qui connaissent votre engagement ne seront pas surpris par le spectacle, d'autres le seront peut-être et vont sortir éreintés du combat. En avez-vous conscience ?

Moi aussi, je suis éreintée ! Ça a été un vrai combat parce que je me suis aussi beaucoup déplacée par rapport à ce que je sais faire parce que je suis chorégraphe. Pour traiter cette chose, il a fallu que je m'y prenne d'une façon très différente. Comment rendre lisible quelque chose qui est complexe, même si au bout du compte, c'est simple parce que c'est juste une question de force et de pouvoir de domination. La domination est très présente dans tout le livre. On n'a pas le choix. Soit on est dominé et soumis, démolé et détruit. Soit on est dominant. C'est ce que propose Athènes. La démocratie athénienne propose de te protéger en échange de ta servitude.

Vous avez dit, je suis chorégraphe. Etes-vous toujours chorégraphe aujourd'hui ? Ou plutôt une artiste engagée ?

Engagée à 100%. Bien sûr. Mon moyen d'expression, c'est le plateau avec les mots, les corps, les couleurs, les lumières, la musique, le rythme. Toutes ces choses sont des outils pour exprimer ce qui est le plus important pour moi : porter une parole sur ce que l'on vit.

Au Festival d'Avignon, l'échappée grecque de Maguy Marin, Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero

S'inspirant tous deux de la culture de ce berceau de la Méditerranée, le littéraire « Y aller voir de plus près », d'après Thucydide, et « Lamenta », en quête de transe, surprennent et emballent.

Par Rosita Boisseau (Avignon, envoyée spéciale)

Publié le 09 juillet 2021 à 18h08 - Mis à jour le 09 juillet 2021 à 19h16



« Y aller voir de plus près », de Maguy Marin, au Festival d'Avignon, en juillet 2021. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Encombré, il est. Encombré, il restera, et même pire. Le plateau du spectacle *Y aller voir de plus près*, de la chorégraphe Maguy Marin, entraîne immédiatement une question : comment la danse va-t-elle trouver sa route dans le décor et les accessoires qui occupent à ras bord la scène du Théâtre Benoît-XII ? A moins de sérieusement déménager, impossible, à première vue, de se faufiler entre quatre toms basses, des bottes de foin, une colonne grecque, des écrans ici et là, des troncs d'arbres, une forêt de mats métalliques, le tout serré-collé.

De danse donc, au sens strict du terme, il n'y en aura pas, au grand dam de certains spectateurs venus en voir, sur le seul nom de Maguy Marin. Mais on circulera néanmoins avec souplesse entre les mille et une images, vidéos, cartes postales et photos d'archives que cette pièce, inspirée par *La Guerre du Péloponnèse*, de Thucydide, feuillette avec passion et précision.

Théâtre du peu

Maguy Marin renoue ici avec sa veine théâtrale, déjà explorée dans *Turba* (2007), sur des poèmes de Lucrèce, ou *Description d'un combat* (2009), qui s'appuyait sur Homère, Victor Hugo, Charles Péguy... Eprise de littérature, elle sait en écouter et ciseler les langues, faire ressortir les mots et les thèmes en transformant les performeurs, ici au nombre de quatre, en récitants et musiciens. Leurs voix vigoureuses tressent l'histoire complexe du conflit entre Sparte et Athènes, au V^e siècle avant Jésus-Christ, dressant un champ de bataille intemporel.

Sur fond de percussions lancinantes, ce fil textuel est relayé par les films réalisés par Anca Bene et David Mambouch. Projetés sur différents écrans de tous formats, ils composent une mosaïque miroitante comme un paysage brûlé par le soleil. Ils illustrent par le jeu et le détail les stratagèmes et

REVUE DE PRESSE

les péripéties des belligérants. Et hop, un papier plié fait surgir un bateau, puis une flotte complète parée pour une attaque navale ; des figurines en plastique se dressent comme une armée ; des cartes scolaires à l'ancienne rappellent les contours des pays...

Cette translation faussement naïve et enfantine, qui fait son miel (grec !) d'un théâtre du peu, réussit à rendre concrètes les valeurs marchandes et humaines des guerres, dont Maguy Marin élargit le spectre jusqu'à nos jours. Pendant que les interprètes déposent un plat de pastèque sur scène en dégustant des figues, on contemple le paysage plastique qu'ils manipulent à vue. Un jet de tissu bleu, et nous voilà au bord de la mer Egée. De quoi donner envie à certains spectateurs de lire – ou relire – Thucydide.

Aucune scénographie en revanche pour le spectacle, également sous inspiration grecque, de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen, intitulé Lamenta. Le plateau nu est entièrement dévolu aux neuf interprètes, tous grecs, propulsés à fond dans leur quête ardente de débordement et de transe. La muraille blanche, sèche, de la Cour minérale de l'université d'Avignon, où est présentée la pièce, convient parfaitement à cette communauté éphémère d'hommes et de femmes cherchant l'épuisement par la danse. Les musiques et les chants traditionnels, superbes, qui les transpercent, sont des lamentations, les miroloïs d'Epire, région située au nord de la Grèce. Ils sont interprétés pour les morts, les départs, les exils... Ils génèrent une énergie paradoxale, un tiraillement exaspéré entre mélancolie âcre et envie de vivre tout aussi acide qui se trouvent une issue dans des coups de reins et de nerfs. Comme dans une fête qui ne compte pas les heures jusqu'au bout de la nuit, Lamenta progresse entre pics d'excitation et chutes émotionnelles. Eparpillés, unis dans une chaîne ou une ronde, nuque contre nuque dans un duo, ou imbriqués au gré d'une étreinte brutale, les danseurs revisitent certains pas et enchaînements traditionnels. Ils frappent le sol, tapent dans leurs mains, sur leur poitrine, réveillent leurs corps qui répondent haut et fort par des sauts, des pirouettes, des tours sur les genoux, des chavirages intempestifs.

En bottes d'abord, puis pieds nus, dans des habits noir et blanc sous influence des costumes d'autrefois, ils cherchent la déflagration, l'oubli. Des sourires apparaissent peu à peu sur leurs lèvres, des halètements remplissent l'espace. Un immense appel d'air jaillit dans le silence et la nuit. Jeudi 8 juillet, Lamenta a emporté le public dans sa houle.

Rosita Boisseau



Culture & Savoirs

FESTIVAL D'AVIGNON

Maguy Marin, l'art de faire danser les mots

Avec sa nouvelle création, *Y aller voir de plus près*, la chorégraphe prend le spectateur à rebours. Histoire de le faire sortir de sa zone d'inconfort...



Envoyée spéciale.

5 - 25 juillet À quel temps joue-t-on ? Au passé décomposé pour des lendemains qui déchantent dans un futur antérieur incertain, pourrait-on dire. Au commencement, étaient les guerres du Péloponnèse, écrites sur le vif par l'historien-reporter de guerre Thucydide. Un conflit s'étirant sur une trentaine d'années qui oppose Athènes et Sparte. À l'origine de cette guerre que d'aucuns nomment « totale », l'impérialisme athénien qui impose sa loi à toutes les cités tombées sous sa coupe. Les Spartiates craignent pour leur indépendance. Le jeu des alliances aidant, les ego démesurés des chefs de file des deux cités, la guerre est déclarée. Elle va se jouer sur terre et sur mer, chacun des camps affinant sa stratégie militaire et diplomatique. Athènes sera vaincue et la victoire de Sparte sera de courte durée. La démocratie aura accouché d'une dictature...

Défier la tyrannie du temps

En ces temps actuels où notre démocratie vacille, *Y aller voir de plus près* est une incitation, une invitation à partager, le temps du spectacle, une histoire, à en suivre les méandres et les rebondissements. Vous l'aurez deviné : ici, pas de danse. Même pas

de « non-danse ». Non. D'ailleurs, le plateau croule sous des instruments de musique, des bottes de foin, des portants... Pas le moindre espace pour bouger. Les danseurs-acteurs seront assis, face à nous, avec à portée de main masques, tambours, livres, papiers, tissus. Autour d'eux, une multitude de petits écrans sur lesquels on suit les batailles reconstituées sous forme de maquettes, où se déploient des cartes anciennes sur lesquelles se superposent des plans d'une mer Égée bouillonnante (images d'Anca Bene et David Mambouch, auteur de ce documentaire d'exception *Maguy Marin, l'urgence d'agir*), tandis que viennent s'interposer, de manière presque subliminale, d'autres images, celles de dirigeants actuels du monde qui, à l'instar des Grecs et des Spartiates, signent des traités caducs avant même leur entrée en vigueur. Les quatre performeurs vont dire, lire, proférer ce récit mythique, cet engrenage d'une guerre sans fin dont les échos ne cessent de hanter notre monde contemporain aux motivations identiques, l'argent, les nationalismes, le mépris. Tels des marins qui remontent le courant, ils vont pour-

suivre leur lecture, voguer de l'avant face aux vents contraires sans jamais se laisser détourner par l'image ou le son qui gronde.

Maguy Marin retient le temps ou, plus précisément, défie la tyrannie du temps, de son emballement qui parasite nos démocraties. Désormais, précipitation rime avec confusion. *Y aller voir de plus près*, c'est s'arrêter, souffler, penser. Danser dans sa tête. Pour agir, ne plus subir. Son spectacle est un pas de côté, dit-elle. Un de plus dans son travail et sa réflexion de chorégraphe qui n'est pas là pour amuser la galerie. Une manière de résister aux injonctions, de ne pas plier. Un spectacle qui clive, provoquant huées et sifflements dans la salle. Un peu de dissensus dans la fourmière consensus, dans ce grand déballage de bons sentiments qui cette année sont légion à Avignon (de la résilience en veux-tu en voilà), ça fait sacrement du bien. **M.-J. S.**

MAY B, DE DAVID MAMBOUCH, SUR L'AVENTURE DU SPECTACLE DE MAGUY MARIN, EST SORTI EN SALLES EN JUIN DERNIER.

Théâtre Benoît XII, 18 heures, jusqu'au 15 juillet. Tournée: Théâtre de la Ville, Paris (21-29 octobre); TNB, Rennes (du 16 au 20 novembre), puis Lorient, Narbonne... jusqu'à avril 2022.